

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 53 (2003)  
**Heft:** 2: Enjeux philosophiques et théologiques de la fiction

**Artikel:** Métaphore, science, philosophie  
**Autor:** Hess, Gérald  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381661>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MÉTAPHORE, SCIENCE, PHILOSOPHIE

GÉRALD HESS

### Résumé

*En se servant de la métaphore comme fil conducteur, le présent article ambitionne d'explorer l'un ou l'autre rapport que l'on peut déceler entre le discours de la science et celui du philosophe. Mais au lieu d'opérer empiriquement, l'analyse s'efforce de se situer sur un plan méta-conceptuel. Pour cela, elle se fonde sur une présentation des deux perspectives théoriques essentielles suivant lesquelles est conçue la métaphore : la perspective extensionnelle et la perspective intensionnelle. Alors que l'usage conventionnel et référentiel de la métaphore s'accorde avec la première perspective, l'usage innovant s'accorde plutôt avec la seconde. Envisagée comme une connaissance sans objet, la philosophie s'accommode parfaitement du modèle intensionnel de la métaphore. Celui-ci rend compte, en effet, non seulement des métaphores avérées mais aussi des concepts philosophiques eux-mêmes. En revanche, le modèle extensionnel convient apparemment mieux au discours scientifique qui porte en principe sur un objet. Il soulève néanmoins des difficultés importantes qui conduisent à réviser une approche par trop rationnelle de la science.*

La métaphore demeure un sujet controversé. D'aucuns voient en elle un simple ornement du discours. D'autres, au contraire, estiment qu'elle est l'instrument du langage le plus approprié pour être innovant. La métaphore serait, par exemple, une façon pour un locuteur d'exprimer sa singularité, une manière de s'individualiser ou bien alors un moyen de redécrire le réel. L'alternative entre ces deux usages de la métaphore, ornemental et créatif, me semble aujourd'hui philosophiquement pertinente tout comme elle l'a été par le passé. On sait la fonction qu'Aristote attribue à la métaphore dans la rhétorique et dans la poésie. À vrai dire, de par sa filiation commune – mythique – avec l'art, il n'est pas étonnant que la philosophie, traditionnellement soucieuse de la vérité, se sente naturellement interpellée par l'étrangeté du langage métaphorique. On ne saurait néanmoins réserver l'usage de la métaphore à la littérature ou l'envisager en vue de la simple éloquence. Car si cette figure éveille encore un grand intérêt auprès du philosophe, c'est entre autres parce que, à travers elle, celui-ci cherche à éclairer la spécificité de son propre discours. Et l'une des façons d'élucider la particularité du discours philosophique consiste, à mon avis, à comparer l'usage philosophique, bien réel, de la métaphore à son usage, tout aussi patent, dans le discours scientifique.

Afin de rendre une telle comparaison possible, je me propose de présenter et d'évaluer d'abord les deux cadres conceptuels au sein desquels la métaphore est pensée et théorisée. Mon propos ne vise donc pas d'emblée l'une ou l'autre théorie particulière – ce qui, au vu de l'immense bibliographie à ce sujet, serait une tâche non dénuée d'arbitraire. Mais il s'efforce de se situer à un niveau, si j'ose dire, méta-conceptuel, en esquisant en quelque sorte les deux modèles (idéaux) auxquels peuvent être rattachées les nombreuses théories de la métaphore. L'intention de cette esquisse est ainsi de permettre en dernier ressort la description de l'usage métaphorique dans le discours philosophique et dans le discours scientifique. Une telle tâche a peut-être quelque chance de contribuer à une meilleure compréhension – sans nullement prétendre l'épuiser – de ce qui rapproche et sépare tout à la fois la philosophie de la science. De ce point de vue, beaucoup reste à faire.

Le point de départ de ma réflexion est très simple et il se fonde sur un constat difficilement contestable. Les multiples approches de la métaphore – qu'elles soient linguistiques, psychologiques, cognitives, herméneutiques, déconstructivistes, etc. – reconnaissent soit l'un, soit l'autre, soit les deux usages de la métaphore suivants : un usage conventionnel et un usage admis comme créatif ou innovant. Je souhaite montrer d'abord que le premier emploi est étroitement lié à des langages que l'on peut appeler extensionnels, tandis que le second s'associe traditionnellement à des langages dits intensionnels<sup>1</sup>. Cette analyse comparative présente l'avantage de déceler certains présupposés de l'un et l'autre cadre théorique. En outre, elle met le doigt sur la difficulté conceptuelle à rendre compte de la nouveauté de sens qu'implique l'usage innovatif de la métaphore. Cet usage, du reste, débouche sur une conséquence qui prétérîte, selon moi, la dimension cognitive de la métaphore d'invention.

Muni de ces deux points de vue théoriques, il convient ensuite de préciser lequel des deux correspond le mieux à l'usage de la métaphore tel qu'on le rencontre dans le discours philosophique, d'une part, et dans le discours scientifique, d'autre part. Là encore, il s'agit moins de se pencher sur des cas particuliers que de saisir une orientation générale à partir de l'expérience même des textes philosophiques et des textes scientifiques. À cet égard, je soutiens que la métaphore vive ou d'invention est bel et bien de celles qui interviennent à titre principal dans la philosophie. Au sein de la science, à l'inverse, l'usage métaphorique du discours me paraît relever, au premier abord, de la métaphore conventionnelle, alors que la métaphore créative semble exclue.

Ce constat m'amènera à formuler finalement un dilemme important auquel est confronté le modèle extensionnel de l'usage métaphorique au sein de la

<sup>1</sup> Les termes d'intensionnel (avec un «s») et d'extensionnel sont empruntés à Rudolf Carnap. Tout comme Willard Van Orman Quine ou Gottlob Frege, Rudolf Carnap introduit une distinction entre des fragments de discours qui sont en quelque sorte «transparents» par rapport à leur référence et ceux qui, au contraire, présentent une «opacité référentielle» par rapport à elle.

science : la métaphore dans le discours scientifique ne saurait, en effet, avoir de référence du moment qu'elle prétend être innovante, comme cela est, parfois, le cas. Ce dilemme devrait conduire à reconsidérer une approche épistémologique trop restrictive de la science.

### *Le modèle extensionnel de la métaphore*

Lorsqu'un locuteur fait un usage métaphorique d'un mot, il dit quelque chose en voulant dire autre chose que ce qu'il dit. Ainsi, lorsque j'énonce la phrase «Juliette est un glaçon»<sup>2</sup>, mon interlocuteur ne doit pas comprendre que Juliette est littéralement un glaçon – ce que l'application des règles lexicales et syntaxiques, voire pragmatiques, de la langue française pourraient de prime abord suggérer. Mais alors, que doit-il comprendre ? Dans sa forme générale, la question fondamentale que soulève la métaphore est celle de savoir comment nous comprenons le sens ou l'usage métaphoriques de certains mots. Car de ce sens, les règles ordinaires du langage n'en rendent précisément pas compte.

Une première explication de ce phénomène réside dans l'idée de substitution<sup>3</sup>. La métaphore consiste dans ce cas en un mot d'emprunt envisagé au sens figuré qui prend la place d'un mot absent. Ce mot d'emprunt possède évidemment un sens littéral<sup>4</sup> lorsqu'il est employé dans un autre contexte, mais dans l'énoncé métaphorique, il possède un sens figuré. En outre, le mot qui fait l'objet d'une substitution est absent soit par lacune lexicale, soit par un choix délibéré du locuteur. Déterminer le sens métaphorique revient, par conséquent, à trouver au moyen d'une paraphrase exhaustive le mot absent que le mot d'emprunt remplace momentanément.

Je ferai deux remarques à propos de cette explication. Tout d'abord, la possibilité d'un contenu sémantique nouveau transmis par la métaphore me paraît ici totalement exclue. La figure (le mot métaphorique) n'est qu'un ornement du discours, puisque la valeur sémantique de l'énoncé métaphorique est toujours susceptible d'être communiquée autrement, c'est-à-dire, dans l'idéal, par l'emploi du terme propre auquel un terme impropre a été substitué.

<sup>2</sup> Mon intention dans la suite de cet article n'est pas de multiplier les exemples de métaphores conventionnelles et de métaphores vives. En regard de la thématique, cela pourrait davantage embrouiller le propos que l'éclairer. C'est pourquoi je me limiterai tout au long de cet exposé à un seul exemple, volontairement simple et plutôt comique, emprunté à John Searle. Ce procédé me semble mieux à même de mettre en évidence les particularités des deux modèles théoriques de la métaphore.

<sup>3</sup> L'opération de substitution ou le test de l'extensionnalité est l'un des principes fondamentaux intervenant dans une compréhension logique (extensionnelle) du langage naturel.

<sup>4</sup> Le terme de «littéral» tel que je l'emploie ici ne préjuge pas une théorie métaphorique du langage. Il insiste sur la stabilité sémantique acquise par bien des mots d'une langue donnée au cours du temps ou dans des contextes pragmatiques spécifiques, rendant ainsi possibles les définitions enregistrées dans les dictionnaires.



La dimension affective se restreint à l'effet rhétorique formel de la métaphore. Elle se surajoute en quelque sorte au contenu sémantique transmis par l'énoncé et n'intervient donc pas dans la constitution du sens.

La seconde remarque a trait à l'identification logique présupposée par l'opération de substitution. Selon le modèle extensionnel, le sens de l'énoncé «Juliette est un glaçon» est identique à celui de la paraphrase «Juliette est une personne dénuée de sentiment». Mais comment puis-je le savoir ? Comment l'identification du sens métaphorique s'opère-t-elle ?

Une théorie stricte de la substitution doit en réalité concevoir cette identification d'un point de vue extensionnel. Il s'agit d'assimiler le sujet de l'énonciation à la classe des individus formée par le prédicat : Juliette devient un élément de la classe des glaçons. Cela ne soulève pas de difficulté si l'on sait par ailleurs que «glaçon» dénote de façon détournée une personne dénuée de sentiment. Dès lors, on saisit déjà un peu mieux pourquoi une analyse en extension de la métaphore s'accorde parfaitement à l'usage conventionnel. Dans ce cas, en effet, le sens figuré relève bel et bien des structures de la langue.

L'avantage considérable que présente la théorie substitutive ou extensionnelle réside dans la possibilité d'évaluer un énoncé métaphorique comme vrai ou faux. L'inférence – la lecture en extension – à laquelle on procède pour comprendre le contenu sémantique de l'énoncé métaphorique «Juliette est un glaçon» permet de déterminer du même coup les conditions dans lesquelles cette métaphore devient vraie. Cela en admettant toutefois que le sens est déterminé par les éléments composant la classe «glaçon». Or le concept de la vérité métaphorique repose sur celui, classique, de la vérité-correspondance, un concept ébauché en son temps par Alfred Tarski<sup>5</sup>. Ainsi, la proposition «*S* est *p*» est métaphoriquement vraie, déclare par exemple Catherine Z. Elgin, si et seulement si la réalité *S* est métaphoriquement *p*, tout comme l'énoncé «*S* est *p*» est littéralement vrai si et seulement si la réalité *S* est littéralement *p*<sup>6</sup>.

Mais comment déterminer que *S* est métaphoriquement *p* ? Je ne peux l'apprendre qu'en montrant que *S* relève (métaphoriquement) de *p* et c'est précisément ce que je fais lorsque je substitue avec succès le mot métaphorique par une paraphrase. Une substitution est légitime lorsque, remplaçant dans l'énoncé métaphorique «*S* est *p*» *p* par *q*, les conditions de vérité de l'énoncé métaphorique «*S* est *p*» restent identiques à celles de sa paraphrase «*S* est *q*». Le succès d'une substitution sanctionne donc le fait que *S* relève (métaphoriquement) de *p*.

Dans cette optique, l'opération de substitution repose en dernier ressort sur l'existence reconnue d'une référence. Cette dernière présuppose elle-même

<sup>5</sup> Je ne comprends pas cette notion de vérité dans son sens absolu, c'est-à-dire au sens où une proposition serait vraie ou fausse dans l'absolu. Cela dit, la notion de vérité implique à tout le moins celle de référence.

<sup>6</sup> Cf. C. Z. ELGIN, «Metaphor and Reference» in Z. RADMAN (éd.), *From a Metaphorical Point of View. A Multidisciplinary Approach to the Cognitive Content of Metaphor*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1995, p. 53-72.

l'idée que la métaphore ne se réduit pas forcément à un trope, à un mot du discours, comme on l'affirme parfois. Car en invoquant la notion de référence, l'énoncé métaphorique dit quelque chose à propos d'autre chose. La métaphore semble donc se constituer par une énonciation et peut prétendre posséder ainsi un contenu cognitif<sup>7</sup>. En d'autres termes, la lecture en extension de l'énoncé métaphorique est en mesure d'impliquer l'attribution à celui-ci d'une relation référentielle qui, à son tour, requiert le critère de la vérité. Enfin, c'est bien cette vérité que l'on met à l'épreuve dans l'identification du sens métaphorique de l'énoncé par la paraphrase, selon la suggestion de Ludwig Wittgenstein : «la signification d'un mot est ce qu'explique l'explication de sa signification»<sup>8</sup>. C'est pourquoi une théorie substitutive de la métaphore peut être également qualifiée de référentielle.

### *Le transfert métaphorique et les principes pragmatiques*

J'ai volontairement simplifié l'exposition du modèle ci-dessus. En réalité, plusieurs théories se sont efforcées d'apporter des compléments importants à la perspective extensionnelle. C'est le cas, entre autres, des conceptions de Nelson Goodman et de John Searle. Le premier auteur s'efforce, avec la notion de transfert, de penser la métaphore d'un point de vue extensionnel tout en se souciant de la créativité de la métaphore – ce qui, on l'a vu, semble à première vue impossible<sup>9</sup>. Par ailleurs, il cherche à concevoir précisément l'extensionnalité d'un énoncé métaphorique «*S est p*». Avec les notions de

<sup>7</sup> Cette question de la portée cognitive de la métaphore est à vrai dire problématique. Sans entrer dans ce difficile débat, remarquons que la question contient en tout cas le germe d'une ambiguïté. Car si la métaphore a une portée cognitive, elle est susceptible de se soumettre à un critère d'évaluation, par exemple celui d'être vraie/fausse. Or, suivant le modèle extensionnel, lorsqu'une telle évaluation est possible, la métaphore ne dit rien de plus que sa paraphrase. Est-il alors encore justifié de parler d'un contenu cognitif spécifique à la métaphore ? Dans le modèle intensionnel, à l'inverse, nous aurons l'occasion de voir que la métaphore ne se laisse pas remplacer par sa paraphrase. Cela pourrait laisser penser qu'elle possède bel et bien un contenu cognitif propre. Cependant, en tirant toutes les conséquences du modèle intensionnel, comme nous le montrerons plus loin, la métaphore ne répond plus à un critère véridatif. Il serait alors tout aussi abusif, dans ce cas, de parler de la dimension cognitive d'une métaphore.

<sup>8</sup> L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, trad. P. Klossowski, Paris, Galilée, 1961 (1953), § 560.

<sup>9</sup> Cf. N. GOODMAN, *Langages de l'art*, trad. J. Morizot, Nîmes, J. Chambon, 1990 (1976), p. 99-116. Pour Nelson Goodman la métaphore désigne moins une figure du discours qu'une relation sémiotique, à savoir le transfert. Par exemple, je peux transférer les noms (les étiquettes) qui évoquent l'hiver ou le froid – le schème – du règne formé par tous les domaines concernés par le froid ou l'hiver (la glace, le glaçon, le gel, la neige, les montagnes, etc.) à un règne différent, celui constitué par les êtres vivants. Juliette deviendra alors, suivant les circonstances, un glaçon. Cette notion de transfert fournit à Nelson Goodman le moyen de se faire une certaine idée de la nouveauté. Mais celle-ci demeure manifestement ambiguë au vu des deux occurrences («appliquer une

dénotation et d'exemplification <sup>10</sup>. Il montre comment *S* peut relever de *p* et jette ainsi une lumière sur les présupposés sémiotiques de l'opération de substitution. Nous porterons néanmoins notre attention sur la conception de John Searle, plus utile pour la suite de notre réflexion.

Le philosophe américain reconnaît d'abord les difficultés soulevées par l'opération de substitution. C'est pourquoi, il s'efforce d'élucider le cheminement inférentiel qui permet néanmoins d'identifier le sens d'une métaphore de telle sorte que sa paraphrase conserve les mêmes conditions de vérité que l'énoncé métaphorique. Selon lui, la substitution reste donc toujours possible du moment que l'on introduit dans le raisonnement des principes pragmatiques. Leur fonction essentielle se résume à réduire la multiplicité des sens potentiels, c'est-à-dire des paraphrases possibles, au sens métaphorique supposé et vraisemblable <sup>11</sup>.

Ainsi, à l'écoute de l'énoncé «Juliette est un glaçon», la stratégie de mon interlocuteur consistera, explique l'auteur, à comprendre en premier lieu que le sens de l'énonciation est littéralement défectueux. Puis, en second lieu, l'auditeur cherchera les propriétés significatives du glaçon grâce auxquelles Juliette peut être qualifiée comme tel. Un glaçon est quelque chose de froid, de dur, sans saveur, désagréable, mais aussi de rafraîchissant, humide, etc. Et Juliette ressemble par l'un ou l'autre de ces traits à un glaçon. Enfin, au cours d'une troisième étape, l'allocutaire choisira parmi toutes les valeurs possibles de la paraphrase celle qui convient avec la plus grande vraisemblance au sujet dont il est question dans la phrase. En l'occurrence, il s'agira de revenir à Juliette ; en effet, si je dis que mon lit est un glaçon, la paraphrase ne sera pas la même que celle qui explique le sens métaphorique de «glaçon» dans l'énoncé «Juliette est un glaçon».

Tous ces principes interviennent dans le processus inférentiel de substitution, puisqu'il s'agit, à chaque fois, d'appliquer dans le contexte de l'énonciation des règles propres à la langue en vue de restreindre le champ sémantique initialement indéterminé de la métaphore.

Et pourtant, le contexte d'énonciation auquel renvoie le premier de ces principes pragmatiques ne rend-il pas les suivants inefficaces ? Si l'énonciation passe au premier plan, à travers une invalidation des règles de la langue (en particulier celles du lexique), comment peut-on dans la même démarche inférentielle recourir encore à de telles règles – en les appliquant – pour définir le sens métaphorique ? N'est-ce pas au contraire l'aspect événementiel, singulier, de l'énonciation qui devient désormais le critère constitutif d'une métaphore ?

ancienne étiquette de manière nouvelle», p. 101, et «de nouvelles associations et distinctions se constituent aussi à l'intérieur du règne de transfert», p. 110) que l'on trouve dans le texte.

<sup>10</sup> Cf. *ibid.*, p. 84-90.

<sup>11</sup> Cf. J. SEARLE, *Sens et expression*, trad. J. Proust, Paris, Minuit, 1982 (1979), p. 129 et 151 sq.

Faire appel à l'énonciation dans sa singularité, c'est envisager le contexte d'énonciation bien sûr, mais surtout – et plus précisément – les qualités formelles de l'énonciation, c'est-à-dire les propriétés idiosyncrasiques, perlocutoires, comme des éléments essentiels de la compréhension. Pour le dire encore différemment, il faut introduire, me semble-t-il, la dimension affective dans le processus interprétatif de la métaphore et envisager le «ressentir» comme une opération fondamentale de ce processus. Sans être pourtant toujours explicite ni claire à propos de telles conséquences, la perspective non substitutive ou intensionnelle de la métaphore se caractérise en tout cas par son insistance sur le contexte d'énonciation.

### *Le modèle intensionnel de la métaphore*

Une théorie intensionnelle de la métaphore soutient que lorsque l'on remplace le mot métaphorique par un autre, littéral, les conditions de vérité de l'énoncé métaphorique et celles de sa paraphrase ne sont plus identiques. L'énoncé «Juliette est un glaçon» possède d'autres conditions de vérité (si tant est qu'il en ait !) que «Juliette est une personne dénuée de sentiment». Et, à la rigueur, prononcée par un locuteur dans un contexte donné, la métaphore suggère encore d'autres conditions de vérité qu'une énonciation lexicalement identique prononcée dans le passé par le même locuteur. Une telle différence sur le plan diachronique, nous la côtoyons en particulier dans l'expérience de la littérature. Dans cette situation, nous construisons le sens de l'énoncé essentiellement à partir de son contexte d'énonciation/de production et/ou de lecture/de réception. Selon le point de vue intensionnel, la métaphore apporte donc un contenu de sens propre, non traduisible par un mot ou une locution.

Allons plus loin toutefois, au risque d'accentuer un trait que certains représentants du modèle intensionnel seraient disposés à contester. Le sens issu de l'usage métaphorique naît du sentiment investi dans la production et la compréhension de la proposition métaphorique, toujours inscrite dans un cadre herméneutique singulier. En fait, ce cadre est défini aussi bien par le contexte d'énonciation propre au locuteur que par l'horizon d'attente de l'allocutaire, et par la sensibilité, la réceptivité de l'un et de l'autre.

C'est pourquoi cette conception semble nettement plus favorable pour penser la métaphore d'invention, la métaphore native, celle que Paul Ricœur nomme la métaphore vive. Si le langage est créateur, s'il a le pouvoir de forger des sens nouveaux, de tels sens ne sauraient être en aucune manière identifiés par les seules structures linguistiques, ni même à l'aide de principes pragmatiques. Car ceux-ci n'identifient que ce qui survient comme le même. Or la nouveauté, à moins d'une contradiction dans les termes, est toujours singulière, c'est-à-dire quantitativement et qualitativement unique. À défaut d'une telle singularité, nous n'aurions pas affaire à une innovation sémantique, mais à une classe d'éléments.

Le problème que soulève dès lors une théorie intensionnelle de la métaphore n'est pas simple. Au vu de l'innovation sémantique qu'elle s'efforce de respecter, l'identification du contenu métaphorique n'est plus intelligible en termes d'identité logique et d'inférence, c'est-à-dire au sens où il suffirait d'appliquer des règles. Ce phénomène de nouveauté dans le langage suppose, comme le reconnaît du reste aussi John Searle, une dérogation à la règle, une transgression, une suspension ou, pour reprendre l'expression de Paul Ricœur, une «impertinence sémantique». En fait, il convient de saisir une différence à travers l'identité : celle-ci, sitôt reconnue, se voit invalidée. Cependant, cette invalidation empêche l'application ultérieure des règles ; elle signifie une attitude de soumission ou, plus justement, une attention portée à la singularité de l'énonciation elle-même. Sans cette attention, on retomberait dans le procédé ordinaire au cours duquel le sens correspond à la conclusion d'une inférence.

Comprendre une métaphore vive présuppose que l'on renonce à l'identité logique et, par conséquent, à une lecture en extension. Mais alors, comment peut-on prétendre reconnaître un sens métaphorique ? Comment se mettre d'accord au sujet du sens d'une métaphore vive, comment l'évaluer en l'absence d'un quelconque critère partagé par la communauté des locuteurs ? Bref, sur quel processus de pensée reposent la production et la compréhension de l'innovation de sens exprimée par l'usage métaphorique du langage ?

*La pensée sous-jacente à l'usage créatif de la métaphore : «Voir... comme...»*

Une théorie non substitutive de la métaphore peut s'appuyer, comme le font du reste plusieurs auteurs <sup>12</sup>, sur la notion de changement d'aspect. C'est à Ludwig Wittgenstein que l'on doit l'élucidation de cette notion. Le philosophe

<sup>12</sup> Cf. par exemple P. RICŒUR, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975. L'auteur se réfère lui-même aux réflexions de M. B. HESTER, *The Meaning of Poetic Metaphor. An Analysis in the Light of Wittgenstein's Claim that Meaning is Use*, The Hague, Mouton, 1967. On trouve une suggestion similaire chez M. BLACK, «More about Metaphor» in A. ORTONY (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1993 (1979), p. 19-41. Aujourd'hui, cette notion est devenue l'objet de nombreuses analyses, très variées de surcroît. Tout comme l'a montré la note sur le contenu cognitif de la métaphore, la notion wittgensteinienne illustre elle aussi le manque d'homogénéité du modèle intensionnel. Je suis d'avis, pour ma part, que l'expression «voir... comme...» se prête au moins à deux lectures possibles. Soit l'on porte son attention sur l'expérience de voir quelque chose comme autre chose («Je vois Juliette comme un glaçon»), soit l'on insiste sur ce qui est vu ainsi, sur la redescription («Je vois Juliette comme un glaçon»). L'une met l'accent sur la nouvelle pertinence sémantique engendrée par certaines métaphores, l'autre accentue le contenu cognitif de la métaphore. Ces deux lectures ne sont pas forcément incompatibles entre elles, parce qu'en fait, elles ne parlent pas de la même chose (métaphore native *versus* métaphore cognitive). Mais en continuité avec ma réflexion précédente, les remarques qui suivent sont un développement de la première option.



autrichien ne pensait pas à proprement parler à la métaphore<sup>13</sup>. Son objectif résidait dans l'analyse de la grammaire d'une expression étrange employée à propos des figures du psychologue J. Jastrow, figures dont la plus célèbre reste celle du canard/lapin. Quelle différence y a-t-il entre une énonciation du type : «je vois un canard», et d'autres du genre «je vois cette figure comme un canard» ou plutôt «je vois cette figure ainsi» ou encore «maintenant je vois un canard !» ? Pour Ludwig Wittgenstein, la première phrase exprime une perception, tandis que les autres n'expriment pas une perception, mais, comme il l'écrit, «un changement d'aspect» ou encore «l'expérience de voir un aspect»<sup>14</sup>. La figure restant objectivement la même, il s'en suit que la vue d'un aspect que je ne voyais pas auparavant accentue, fait ressortir le *fait* de voir comme une *manière de voir*. Ce que je vois résulte d'une interprétation, d'un acte de la pensée qui, néanmoins, demeure totalement immanent à l'expérience perceptive. À la pensée du sens se mêle désormais l'imagination créatrice.

Il est vrai que Ludwig Wittgenstein songeait à la perception visuelle alors qu'il est question ici d'un énoncé linguistique. Toutefois, au-delà des différences dans l'acte (percevoir/dire-comprendre), il s'agit de mettre en évidence l'*expérience singulière* de saisir un aspect. Cette expérience est celle de *vivre le changement d'aspect* par un retour à l'image ou au mot, à leur *texture*, à leurs *qualités sensibles* telles qu'elles nous *affectent*. L'acte est indissociable d'un *sentir* qui le transforme en un ressentir. Ce qui importe est le procédé interprétatif qui fait tenir ensemble le sens et l'image/le mot. Comprendre une métaphore vive, c'est *ressentir son sens*, ressentir le mot *ainsi*, tout comme *voir* une figure *comme* un canard plutôt qu'un lapin, c'est ressentir l'image d'une certaine manière, *se sentir* «percevant ainsi».

Lorsque j'énonce «Juliette est un glaçon», selon le modèle intensionnel, je vois en quelque sorte Juliette *comme un glaçon*, autrement dit je comprends ou ressens le mot «glaçon» d'une manière singulière, *j'entends* ce concept *ainsi*. Ces différentes formulations semblent indiquer qu'au moyen du concept «glaçon», je *m'exprime* moi-même au sujet de l'insensibilité de Juliette ; pour moi, dans l'usage que j'en fais, le mot a une *tonalité* tout à fait particulière. En réalité, je ne dis rien de Juliette que ne pourrait également énoncer sa

<sup>13</sup> Chez Ludwig Wittgenstein, la métaphore est plutôt à mettre en rapport avec ce que le philosophe appelle la «signification secondaire» (cf. L. WITTGENSTEIN, *op. cit.*, p. 348 sq.). Celle-ci intervient dans les domaines de l'esthétique et de la croyance religieuse. Elle joue un rôle essentiel pour tout ce qui a trait au sentiment et aux processus mentaux. Mais dans la mesure où voir un aspect, c'est saisir une physionomie, c'est également reconnaître la justesse d'un mot, de l'exécution d'un thème musical, de la lecture d'un poème. Or ce sentiment de justesse est directement en rapport avec la signification secondaire. Dès lors, «voir... comme...» désigne aussi ce qui a lieu lorsque l'on comprend une signification secondaire. Voir pour une discussion sur ce thème délicat les ouvrages de J.-P. COMETTI, *Philosopher avec Wittgenstein*, Paris, P.U.F., 1996, p. 182 sq. et *La maison de Wittgenstein*, Paris, P.U.F., 1998, chap. 9.

<sup>14</sup> Cf. *ibid.*, p. 325 sq.



paraphrase. J'affirme en revanche quelque chose de *moi-même* que la paraphrase ne saurait transcrire, c'est-à-dire l'*effet* que Juliette me fait (ou m'a fait) dans un certain contexte et que l'emploi du mot «glaçon» est en mesure de traduire. Mon interlocuteur comprend l'énoncé métaphorique quand il réussit à saisir tout à la fois affectivement et sémantiquement cet effet – mais de manière souvent fuyante et momentanée.

L'interprétation de la métaphore vive, on l'aura remarqué, ne relève plus d'un enchaînement logique, comme ce serait le cas dans une interprétation ordinaire. Il s'agit là, au sein même de l'énonciation, d'une relation intime entre le signifiant et le signifié, entre le prédicat «glaçon» et ce que ce mot signifie, à savoir ce qu'éprouve le locuteur à propos de quelque chose ou de quelqu'un. Cette relation est affective, parce qu'elle ne se fonde pas sur les propriétés physiques ou littérales du sujet de la phrase. Elle se déploie à partir des *qualités énonciatives* liées au contexte singulier dans lequel l'énoncé a lieu et est reçu. La métaphore dit essentiellement quelque chose de l'énonciateur, mais elle le dit néanmoins à propos d'autre chose. Le sujet de l'énoncé n'est donc pas totalement indifférent au sens du mot métaphorique. L'une ou l'autre des propriétés littérales du prédicat invalidé interviennent certes au cours de l'interprétation en *aidant* seulement – dans l'énonciation – la relation entre le mot métaphorique et son sens à se cristalliser. Mais la sélection de ces propriétés littérales ne pourrait pas se faire sans l'attribution du prédicat au sujet de la phrase. Grâce au sujet, la pensée choisit les éléments qui lui permettent de *s'orienter* dans la recherche imaginative du sens. Nous sommes là, je crois, aux limites d'une désobjectivation de l'énonciation métaphorique.

Quoi qu'il en soit, notons que la règle ne sert donc pas ici, comme le pense John Searle, à identifier le sens dans une démarche inférentielle. Elle est présente en accompagnant la ressemblance, en *régulant* ce que l'on ressent quand, par exemple, quelqu'un s'écrie à propos de Juliette qu'elle est un glaçon. C'est pourquoi, John Searle me semble inconséquent quand il voit, d'une part, dans l'impertinence sémantique une opération fondamentale de l'interprétation métaphorique, alors qu'il continue, d'autre part, à appliquer les règles (lexicales, pragmatiques) de la langue. Encore une fois, la signification de l'usage métaphorique exprime ce que le locuteur ressent à propos de Juliette et non une caractéristique de Juliette elle-même. Bien entendu, telle ou telle propriété du glaçon n'est pas indifférente pour éprouver le sens métaphorique. Mais Juliette *n'est pas* froide ou rafraîchissante comme un glaçon. Ces propriétés interviennent seulement à titre d'*indicateurs*, afin d'orienter le sentiment, par l'attention portée au contexte d'énonciation, dans l'élaboration du sens. Celui-ci reste toutefois proprement indéterminé.

On m'objectera qu'il y a des ressemblances littérales ou physiques que traduit pourtant l'expression wittgensteinienne de «voir... comme...». Je peux affirmer, par exemple, que «je vois des encyclopédies comme des dictionnaires». Cependant, je crois qu'un tel énoncé n'a guère de sens pour l'analyse de la métaphore, parce qu'il n'exprime pas un changement d'aspect. Même

si les encyclopédies et les dictionnaires ne sont pas identiques, ils s'inscrivent sur la même ligne paradigmatique où un mot peut être employé pour un autre ou, à la limite, inclus dans le champ sémantique d'un autre. Voir des encyclopédies, c'est aussi voir des dictionnaires ! Il n'y a là en vérité plus aucune trace de l'ambiguïté évoquée par Ludwig Wittgenstein. Par contre, voir Juliette, pour un locuteur ou son interlocuteur, ce n'est pas voir un glaçon ; c'est se servir du concept de glaçon pour exprimer – suivant un contexte singulier – quelque chose de soi à propos de Juliette.

*Le modèle intensionnel de la métaphore et la question de la référence*

Le modèle intensionnel de la métaphore en appelle finalement à la sensibilité, à la dimension affective de l'énonciateur et de son allocutaire, au détriment de ce à propos de quoi il y a métaphore. Oui, comment la notion de référence, fût-elle métaphorique, résiste-t-elle encore à l'analyse si l'on accepte toutes les conséquences du modèle ci-dessus ? Je ne crois pas que ce doute réintroduise une nouvelle version du clivage positiviste entre le cognitif et l'émotionnel. Car l'expérience de l'innovation sémantique relative au «voir... comme...» contient bel et bien une dimension sémantique qui relève de la pensée. Mais elle ne saurait plus être distinguée de la sphère subjective du sentir. La métaphore ne présente pas un contenu cognitif que l'on pourrait rapporter à un référent, fût-il secondaire ou métaphorique ; elle ne se réduit pourtant pas non plus à des significations purement formelles et affectives. Celles-ci sont au contraire, par et dans l'usage nouveau du mot dans l'énoncé, la *médiation* indéfinie d'un sens résolument indéterminé.

Est-il encore pertinent de parler d'un contenu cognitif, dès lors que celui-ci n'est plus identifiable selon des critères acceptés par tous et ne peut donc plus, désormais, être jugé comme vrai ou faux ? – «Quand nous interprétons, déclare Ludwig Wittgenstein, nous faisons des hypothèses qui peuvent se révéler fausses. 'Je vois cette figure comme un...' ne saurait être vérifié [...] pas plus que 'je vois un rouge éclatant'»<sup>15</sup>. En effet, c'est bien une interprétation qui rend compte des différences successives dans la perception d'un objet, mais du fait que cette interprétation est aussi une expérience vécue, un voir, elle ne formule aucune hypothèse et, par conséquent, ne relève pas du raisonnement.

S'il faut renoncer à une identification inférentielle, logique, du sens d'une métaphore vive – l'appréhension du sens étant essentiellement affective et singulière –, il est probable qu'une relation référentielle ne résiste pas à cet abandon. La référence, on l'a dit, est présupposée dans la substitution de la paraphrase au mot métaphorique. C'est aussi en raison de cette identification logique du contenu métaphorique qu'il est possible de juger une métaphore

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 345.

selon le critère de la vérité. Mais du moment que l'innovation de sens n'est pas reconnaissable selon des règles, du moment qu'elle n'est pas universellement identifiable, elle ne se prête plus non plus à une évaluation vériditive. L'hypothèse d'une référence métaphorique est, par là même, vidée de sa substance : à quoi puis-je encore rapporter un énoncé métaphorique, quel contenu cognitif peut-il encore apporter quand il m'est impossible d'en fixer objectivement le sens ? Une conception cohérente de la métaphore vive est donc, selon moi, condamnée à renoncer aussi à la référence <sup>16</sup>.

En renonçant à l'inférence et à la référence, la métaphore vive, si j'ose dire, gagne en immanence ce qu'elle perd en transcendance. La transparence référentielle disparaît à la faveur de l'opacité et de la consistance de la parole vive. Le caractère représentationnel de la métaphore vive s'amenuise au profit de sa force à *incarner* son sens, et à rendre charnel ce à propos de quoi il y a métaphore (au lieu de simplement renvoyer à un objet). La métaphore *est* la signification métaphorique : l'expérience vécue n'est pas un présupposé de la métaphore, mais l'*usage* inédit du mot lui-même. Lorsque je qualifie Juliette de glaçon, il ne m'importe pas de déterminer objectivement une propriété de Juliette. Mais, à travers le langage, je manifeste l'effet que Juliette fait sur moi ou, mieux encore, je m'exprime à propos de Juliette.

Une métaphore d'invention est donc moins au sujet de choses qu'elle n'est une représentation des choses. Bien qu'elle énonce une signification qui ne peut être paraphrasée, elle n'a pas de contenu proprement cognitif. Elle est seulement l'expression du rapport d'un locuteur avec ses propres représentations <sup>17</sup>. Le procès sous-jacent à la métaphore d'invention, tel que je l'ai présenté ci-dessus, révèle *un point de vue singulier* sur le monde, à défaut d'y renvoyer. Il définit finalement une procédure d'individualisation. Sous cet aspect, l'univocité trompeuse de la référence simulée par la prédication métaphorique («*Juliette est un glaçon*») fait place, en réalité, à une rupture dans la normalité

<sup>16</sup> Des représentants éminents du point de vue intensionnel refusent une telle conséquence. Cf. P. RICŒUR, *op. cit.*, et M. BLACK, «Metaphor» in *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell Univ., 1962 ; ID., «More about Metaphor» in A. ORTONY (éd.), *op. cit.* Pour s'en tenir, par exemple, à la thèse de Paul Ricœur, celle-ci consiste à dire qu'il existe un parallélisme entre le plan sémantique et le plan référentiel de l'énoncé métaphorique. Tout comme une nouvelle signification surgit sur la base d'une impertinence sémantique, une nouvelle référence (métaphorique) se déploie à partir de la suspension de la référence ordinaire sur le mode du sentiment et de la fiction. À vrai dire, ce parallélisme me paraît douteux. Car il repose d'abord sur une analogie contestable entre la métaphore et la notion de modèle. Ensuite, rien n'indique que l'imagination productrice active dans la schématisation prédictive de la métaphore se retrouve au niveau référentiel. Autrement dit, que l'impertinence sémantique présuppose une *époque* de la référence ordinaire effectuée par l'imagination créatrice ne signifie encore pas que l'innovation de sens implique de façon similaire une activité de l'imagination sur le plan de la référence. La métaphore vive ne me semble pas renvoyer à un monde, mais elle exprime en elle-même un monde en devenant une vision du monde.

<sup>17</sup> Cf. A. DANTO, «Métaphore et connaissance» in *Après la fin de l'art*, trad. Cl. Hary-Schaeffer, Paris, Seuil, 1996 (1992).

de la relation entre le langage et le réel. Je dirai donc que la métaphore d'invention traduit essentiellement un «devenir conscient» et fait surgir un rapport à soi.

Cette conséquence du modèle intensionnel a elle-même un corollaire. Car si la métaphore d'invention n'est ni vraie ni fausse, selon quel critère puis-je encore la juger ? Un critère pragmatique radical m'apparaît dans ce cas le plus approprié. Une métaphore peut être bonne ou mauvaise en fonction de sa force à susciter un changement.

J'en viens maintenant à la philosophie et à la science. De quelle manière sont-elles concernées par les modèles, extensionnel et intensionnel, de la métaphore ? Autrement dit, quel(s) genre(s) de métaphore trouve-t-on à titre principal dans ces deux types de discours ?

### *Le discours philosophique*

D'abord un premier constat. L'usage métaphorique dans le discours de la philosophie est une évidence. Et il me paraît tout aussi absurde de nier la présence dans ce langage de métaphores conventionnelles. Cependant, je crois que cet usage conventionnel est secondaire. On identifie sans difficulté dans les textes des philosophes des métaphores qui me paraissent être clairement créatrices avant de s'user : à commencer par celle, célèbre, du prisonnier de la caverne de Platon ou encore celle du soleil comme métaphore de l'Idée du Bien. Mais par delà de tels exemples connus de tous, c'est plus fondamentalement encore la métaphore d'invention qui se dissimule, à mon avis, derrière la façade du concept. Voyons cela brièvement.

La philosophie est une connaissance *sans objet*<sup>18</sup>. Telle est l'hypothèse de l'épistémologue Gilles-Gaston Granger à propos de l'expérience philosophique, celle de la lecture des textes bien sûr, mais aussi celle de l'écriture. Je partage ce point de vue, car je pense, en effet, que le concept philosophique ne se réfère pas à un objet qui serait «découpé» dans l'expérience. Il s'efforce plutôt, en relation avec d'autres concepts, de configurer la «totalité vécue» de cette expérience. Les concepts de tout grand philosophe proposent chacun, de façon très concrète, un point de vue singulier du langage qui traduit un vécu. Le discours philosophique les agence afin de viser l'unité de ce vécu singulier. Or l'aspect essentiel de cet agencement réside, comme l'écrit l'auteur, dans des «rôles analogues» des diverses réitérations du même mot – véhicule du concept à l'intérieur de contextes différents. Par ailleurs, le concept philosophique s'ébauche sur la base d'un premier découpage de l'expérience par le système de la langue. De là découlent tous les aspects vécus non retenus par

<sup>18</sup> Cf. G.- G. GRANGER, *Pour la connaissance philosophique*, Paris, Odile Jacob, 1988.

la structure linguistique et la qualification du concept philosophique comme un méta-concept.

Aussi la tâche du philosophe consiste-t-elle «en une tentative pour organiser cette non-pertinence originaire, et rendre explicite un sur-codage qui ne se manifeste, par-delà la grammaire constitutive de la langue, que dans des homologues tacites et labiles de fonctionnement»<sup>19</sup>. Le philosophe ne cherche ni essences, ni objets, ni actes ; il met simplement en valeur le surplus vécu des mots de la langue, surplus qu'il explicite par «des organisations 'inexactes', parce que non objectivantes, de concepts. De telles organisations sont elles-mêmes présentées comme des vécus, et non comme des théories»<sup>20</sup>. C'est pourquoi le concept philosophique, par la surdétermination qu'il suppose, porte l'empreinte du philosophe qui l'a créé : toute philosophie manifeste une manière singulière de voir le monde et en cela elle exprime bel et bien un style.

Cette brève description du rôle du concept dans le discours philosophique devrait suffire pour souligner l'importance de la métaphore non comme figure rhétorique, certes, mais comme exercice de la pensée philosophique. Dans le modèle intensionnel de la métaphore, disais-je, le locuteur exploite le contexte énonciatif afin de s'exprimer, afin de présenter sa manière d'être affecté par le monde. Une métaphore est l'expression de sa vision personnelle d'une chose ou d'une situation. Par là l'énonciateur singularise un mot tout comme la surdétermination stylistique du philosophe singularise les concepts à disposition dans une langue donnée. Cette surdétermination n'est pas seulement formelle, elle est constitutive du sens du concept philosophique.

Si, par exemple, Spinoza reprend d'Aristote la notion de substance, la signification de ce concept n'est évidemment pas la même chez l'un et l'autre auteur. Spinoza ne répète pas simplement ce qu'Aristote a dit. Néanmoins, il se sert de ce même mot pour signifier autre chose, quelque chose qui est propre à sa vision du monde. Or, pour en apprécier la richesse sémantique, l'usage spinozien – métaphorique – du concept de substance requiert à titre constitutif le(s) contexte(s) d'énonciation au sein du(des)quel(s) il est formé. Ce recours au contexte d'énonciation présuppose d'abord la connaissance de l'usage que fait Aristote de la notion de substance. Mais en outre, et Gilles-Gaston Granger omet de le dire, la surdétermination vécue issue du découpage primaire de l'expérience sous-entend forcément la neutralisation de ce découpage. Sans une telle neutralisation préalable, la surdétermination stylistique visée par le philosophe ne pourrait être éprouvée. Dès lors, afin que cette surdétermination philosophique puisse être vécue, le concept aristotélicien de substance doit être expressément invalidé lorsqu'il apparaît au sein du (des) contexte(s) dans le(s)quel(s) Spinoza l'emploie. Ce qui, ici aussi, n'empêche pas l'un ou l'autre trait de la substance aristotélicienne d'intervenir subsidiairement pour orienter la recherche effective du sens spinozien de ce concept.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 175.



Du reste, Gilles-Gaston Granger, se référant à une notion importante des *Investigations* de Ludwig Wittgenstein, affirme que le concept philosophique constitue une *ressemblance de famille*. Or les ressemblances dont il est question résultent d'un travail dans le concret et la variété des jeux de langage. Il faut voir les ressemblances dans la multiplicité des exemples, au lieu de les penser ; on doit les vivre, les éprouver tout comme la métaphore d'invention invite à éprouver son sens à travers l'expérience vive de l'énonciation.

Il est douteux que Gilles-Gaston Granger partage le rapprochement que je viens de faire. Il met en garde, au contraire, contre l'usage intempestif de la métaphore en philosophie. Et pourtant, il me semble difficile de nier la proximité entre la métaphore vive ou native et le concept philosophique. D'ailleurs, il n'est nullement nécessaire de recourir aux images enfouies dans le langage, images qu'une interprétation étymologique fait éventuellement renaître. Au-delà des métaphores identifiées comme telles, au-delà des images latentes dissimulées par les mots, le concept philosophique ne serait-il pas en réalité une métaphore masquée, une métaphore qui n'ose plus dire son nom, bref, une métaphore qui se serait seulement détournée des images du monde concret ? Cette suggestion mériterait un débat que je n'entamerai pas ici.

Cela dit, la coïncidence avec la structure de la métaphore créatrice ne s'arrête pas au concept philosophique. À l'échelle même du texte, d'une composition de significations vécues, on retrouve, il me semble, un processus semblable à celui du «voir... comme...». La lecture d'un texte philosophique invite son lecteur à adopter, le temps de la lecture, le regard singulier que l'auteur porte sur le monde <sup>21</sup>. N'y a-t-il pas dans cet exercice une similitude frappante avec ce que Ludwig Wittgenstein demande à son interlocuteur lorsqu'il l'enjoint de voir la figure ainsi ?

Avec cette question je suis conscient d'outrepasser l'intention du philosophe viennois tout comme celle, sans doute, de Gilles-Gaston Granger. Néanmoins elle m'autorise à formuler une hypothèse encore plus radicale : et si la pensée philosophique était fondamentalement intuitive ?

### *Le discours scientifique*

L'usage métaphorique du discours philosophique est essentiellement créatif. À première vue, il n'en va pas de même dans le discours de la science. Celui-ci cherche à construire un «objet» et quel que soit le genre de connaissance visée par la science – connaissance qualitative à la manière d'Aristote ou connaissance quantitative galiléenne –, la connaissance scientifique doit obéir, pour faire court, à plusieurs conditions. Elle doit d'abord élaborer une classe de phénomènes (empiriques) ou d'éléments (formels), classe qui doit

<sup>21</sup> Dans un ordre d'idées similaire, cf. le livre de J. SCHLANGER, *Gestes de philosophes*, Paris, Aubier, 1994.



être évaluée ensuite selon des critères de validation que résument bien les caractéristiques de l'*a priori* kantien : l'universalité et la nécessité<sup>22</sup>. S'agissant des sciences empiriques, ces trois conditions présupposent donc une réalité à laquelle le discours fait référence. Et le référent, à son tour, permet d'évaluer la vérité ou la fausseté du discours (un énoncé ou une théorie) en soumettant ce dernier au régime de la preuve, que celle-ci soit purement démonstrative ou expérimentale.

Dans ce contexte, l'expérience de la pensée scientifique laisse entendre que l'usage métaphorique en science répond essentiellement à deux besoins : un besoin pédagogique ou «exégétique» et un besoin heuristique ou «constitutif»<sup>23</sup>. La première fonction de l'emploi d'une métaphore en science est d'ordre pédagogique, en ce sens que la métaphore sert dans l'exposition d'une théorie scientifique à rendre celle-ci plus accessible. La seconde fonction est plus ambitieuse : elle vise à se servir de la métaphore pour véritablement penser un objet. Dans cet esprit, la métaphore est, comme l'écrit Richard Boyd, «constitutive de théories»<sup>24</sup>.

Une théorie substitutive de la métaphore répond très clairement aux réquisits du discours scientifique. Objectivité, référence, vérité, toutes ces notions, en effet, sont apparues au cœur d'une compréhension en extension de la métaphore. Une énonciation métaphorique peut être vraie ou fausse suivant que le phénomène décrit est ou n'est pas métaphoriquement tel qu'elle le décrit. Pour le savoir, nous avons vu qu'il fallait lire la métaphore en extension, autrement dit classer le sujet de l'énoncé en l'assimilant à l'élément d'un ensemble. Or cette opération de classer, disions-nous, s'effectue par une inférence sanctionnée précisément par une substitution réussie de sa paraphrase à l'énoncé métaphorique. Dès lors, le modèle extensionnel convient parfaitement à l'usage scientifique pédagogique de la métaphore, un usage que nous pouvons désormais qualifier de conventionnel. Par exemple, on a pu parler des atomes comme de systèmes solaires en miniature ; on a dit du courant électrique qu'il était comme de l'eau s'écoulant dans un tuyau, décrit le mouvement sanguin comme une irrigation, etc.

Mais arrêtons-nous à un exemple plus actuel. Aujourd'hui, on entend souvent dire en sciences cognitives que le cerveau est un ordinateur. À y regarder de plus près le sens de cet énoncé est multiple. D'abord, s'agit-il bien d'une métaphore ? Sans doute, du moment que le cerveau n'est pas intrinsè-

<sup>22</sup> Rappelons que l'universalité signifie que les assertions de la science doivent être valables par tous, en tout temps et en tout lieu, tandis que la nécessité signifie qu'un phénomène ne peut pas ne pas se produire si ses conditions d'apparition sont réunies ou qu'un énoncé est la conséquence impliquée par un ensemble de présuppositions.

<sup>23</sup> Cf. par exemple Th. S. KUHN, «Metaphor in science» in A. ORTONY (éd.), *op. cit.*, p. 532-542 ; D. GENTNER, M. JEZIORSKI, «The shift from metaphor to analogy in Western science» in A. ORTONY (éd.), *ibid.*, p. 447-480 ; R. BOYD, «Metaphor and theory change : What is «metaphor» a metaphor for ?» in A. ORTONY (éd.), *ibid.*, p. 481-532.

<sup>24</sup> R. BOYD, *ibid.*, p. 486.

quement un ordinateur<sup>25</sup>. On peut donc comprendre l'énoncé comme une métaphore à fonction pédagogique si l'intention est de comparer le cerveau à une machine (biologique), et plus précisément à une machine qui calcule sur des symboles formels (selon Alan Turing). Mais par cet énoncé on peut aussi vouloir orienter la recherche scientifique dans une certaine direction. La métaphore devient en quelque sorte une hypothèse de travail et l'on touche désormais à sa fonction heuristique. Dès lors, on pourrait rapprocher le concept d'ordinateur de ce que Max Black nommerait un modèle<sup>26</sup> du cerveau, permettant de simuler l'esprit. C'est apparemment le sens que lui donne le cognitivisme.

Cependant, depuis les années 1980 est apparu au sein des sciences cognitives un nouveau courant : le connexionnisme. Pour ce dernier, le cerveau est aussi un ordinateur. Mais le sens du mot «ordinateur» est dans ce paradigme bien différent de celui défini par Alan Turing, car il s'agit alors de calculer non pas sur des symboles formels mais à partir de réseaux neuronaux. Il me semble que, jusqu'à un passé récent, la phrase «le cerveau est un ordinateur», énoncée par un partisan de ce qui deviendra le connexionnisme, avait bel et bien la valeur d'une métaphore native avant de devenir un concept scientifique.

Par exemple, la signification du concept «ordinateur» tel que Warren McCulloch s'est efforcé de la penser laborieusement durant les années 1940-1960 ne relève-t-elle pas de l'innovation sémantique ? L'intérêt que vouait Warren McCulloch à la biologie des neurones le laisse penser, car il donnait dans le discours de ce chercheur un sens manifestement inédit au mot «ordinateur» (par rapport à son sens ordinaire d'une machine de Turing)<sup>27</sup>. Il était certes question de calculer, mais de manière nouvelle, en faisant émerger des propriétés à partir de neurones en interaction. Et les interlocuteurs de Warren McCulloch ne semblaient du reste pas voir vraiment à quoi pouvait se référer précisément un tel concept. Le mot n'était-il pas alors, à ce stade encore, d'abord et surtout l'expression d'un point de vue singulier ? Ne manifestait-il pas essentiellement la vision du monde du savant ou d'une communauté scientifique particulière avec toutes les croyances, philosophiques et idéologiques, présumées ou postulées, ainsi que tous les sentiments qui s'y rattachent ? Le philosophe des sciences Pascal Nouvel résume cette différence entre le modèle et la métaphore dans une formule saisissante : «le modèle est

<sup>25</sup> Cf. J. SEARLE, *Le Mystère de la conscience*, trad. Cl. Tiercelin, Paris, Odile Jacob, 1999 (1997), p. 29. La computation n'est pas un processus inhérent à la nature, il est relatif à un observateur.

<sup>26</sup> Au sens où l'entend Max Black, c'est-à-dire comme une construction qui vise à simplifier les phénomènes, à les organiser, à sélectionner certains aspects, etc. à partir d'un concept dont la signification reste littérale.

<sup>27</sup> On lira avec profit cette étape intéressante de l'histoire des sciences cognitives relatée par J.-P. DUPUY, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La Découverte, 1994, p. 45-61.

une simplification qui se construit, la métaphore une complication qui surgit»<sup>28</sup>.

Quoi qu'il en soit, les considérations précédentes attestent que le modèle extensionnel rend parfaitement compte de la fonction pédagogique de l'usage métaphorique. Par contre et conséquemment, la perspective extensionnelle exclut la fonction heuristique de la métaphore en science. Cette seconde fonction, proprement créatrice, ne peut s'expliquer évidemment que dans une perspective non substitutive ou intensionnelle. Mais alors, cela implique un renoncement à la relation référentielle du discours, tout autant qu'à la possibilité d'attribuer une valeur de vérité à la métaphore. En d'autres termes, une métaphore scientifique dont la fonction se veut inventive ne remplit tout simplement plus les conditions auxquelles doit obéir le discours scientifique ; elle ne représente plus la réalité mais exprime les relations du savant avec ses propres représentations.

Ce constat, quoique radical, est sans doute l'une des raisons majeures pour lesquelles les discussions épistémologiques de l'usage métaphorique portent, comme l'écrit Thomas S. Kuhn, sur la détermination du «chemin par lequel le langage se lie (*attaches*) au monde»<sup>29</sup>. Tel est donc finalement le dilemme auquel aboutit une réflexion sur la métaphore scientifique : ou bien celle-ci possède une fonction pédagogique et remplit les conditions de rationalité du discours de la science, ou bien elle est un outil d'invention et d'élaboration de théories scientifiques, mais alors elle ne correspond plus à l'exigence de scientificité.

Ce dilemme est un véritable paradoxe pour le savant : qui oserait nier que chaque nouvelle théorie scientifique ne propose, à sa manière, un nouveau discours sur la réalité, une redescription du réel ? Pour échapper à ce paradoxe, il me paraît judicieux de revenir à une ancienne distinction épistémologique entre le contexte de justification et le contexte de découverte/d'invention en science. Il est vrai que pour Karl Popper le contexte de découverte ne relève pas de l'épistémologie mais de la psychologie<sup>30</sup>. À moins de soutenir que la science n'invente rien, on ne peut décemment pas réduire la métaphore scientifique à sa seule fonction pédagogique. Le discours de la science se compose aussi de toutes ces métaphores qui manifestent avant tout le génie du savant, sont à la source de nouveaux paradigmes ou contribuent à échafauder, à affiner une théorie scientifique<sup>31</sup>. Dans la pensée scientifique – et je partage en cela

<sup>28</sup> P. NOUVEL, *L'art d'aimer la science*, Paris, P.U.F., 2000, p. 122.

<sup>29</sup> TH. S. KUHN in Z. RADMAN (éd.), *op. cit.*, p. 539.

<sup>30</sup> Cf. à cet égard la distinction effectuée par Karl Popper entre la «conception d'une nouvelle idée» et les «méthodes et résultats de son examen logique» dans *La logique de la découverte scientifique*, trad. N. Thyssen-Rutten et Ph. Devaux, Paris, Payot, 1973 (1934), p. 27.

<sup>31</sup> Je distinguerais trois moments conceptuels dans l'élaboration de cette idée. J'ai soutenu que, selon le modèle intensionnel, la métaphore vive est étroitement associée

l'avis de Judith Schlanger et d'autres philosophes des sciences – «le métaphorique n'est pas directement cognitif : il est heuristique»<sup>32</sup>.

J'ai déjà suggéré que le concept d'ordinateur est devenu un concept opératoire dans le courant connexionniste des sciences cognitives après avoir été une métaphore native. De même, avant d'être acceptées dans la mécanique du dix-huitième siècle, les notions de masse et de force, telles que Newton les concevait, étaient bel et bien des métaphores d'invention. Elles exprimaient essentiellement les croyances (et les sentiments) de Newton<sup>33</sup> – et j'ajoute : sans aucunement recourir à une procédure de justification. Cela signifie qu'elles n'avaient pas véritablement une référence ou, tout au moins, pas encore une référence fixée par le biais de paramètres choisis. L'acceptation de la théorie s'est faite à la mesure de la détermination progressive d'une relation référentielle. Autrement dit, il a fallu un ensemble d'expérimentations pour affiner les axiomes et les lois mathématiques, afin que les concepts de masse et de force renvoient à une réalité permettant l'évaluation de la théorie selon des critères de validation reconnus. C'est au fur et à mesure de leur ancrage dans un réel toujours plus «objectivé», de leur capacité à «découper» l'expérience vécue – à circonscrire avec toujours plus de précision le réel – que les métaphores d'invention «masse» et «force» sont devenues des concepts d'objets<sup>34</sup>.

Évidemment, ces notions préexistaient à l'usage qu'en a fait par la suite Newton. Celui-ci s'en est simplement servi pour exprimer d'abord ses intuitions et ce, en invalidant leur sens plus ou moins bien accepté dans le contexte

au sentiment comme source de sens. En portant son attention sur l'activité scientifique, Michael Polanyi (*Personal knowledge*, Chicago, The University of Chicago Press, 1974 [1962]) a d'abord montré que le sentiment n'est pas seulement un facteur psychologique qui accompagne la recherche, mais qu'il a une fonction heuristique. Dans une seconde étape, Judith Schlanger («La pensée inventive» in I. STENGERS, J. SCHLANGER, *Les concepts scientifiques*, Paris, Gallimard, 1991 [1988], p. 84 sq.) a mis en évidence l'importance fondamentale prise par l'«activité métaphorique» dans la pensée scientifique inventive. Enfin, au cours d'une dernière étape, Pascal Nouvel (*op. cit.*) s'est explicitement efforcé, récemment, d'éclairer ce lien très étroit entre le sentiment et la métaphore dans l'invention de nouveaux concepts scientifiques.

<sup>32</sup> J. SCHLANGER, *ibid.*, p. 88. Cf. aussi J. NOUVEL, *ibid.*, chap. XIII et XIV.

<sup>33</sup> Cf. M. HESSE, «Models, Metaphors and Truth» in Z. RADMAN (éd.), *op. cit.*, p. 351-372.

<sup>34</sup> Du point de vue de la référence, il y a là, me semble-t-il, une différence essentielle entre la métaphore créatrice et le modèle. Tandis que le modèle engendre de nouvelles distinctions et associations au sein du domaine de référence, la métaphore native est en elle-même une nouveauté du langage qui, au départ, est sans référence et ne présente ainsi aucun contenu cognitif. La transformation d'une métaphore vive en un concept scientifique exige une procédure particulière, contrairement au modèle qui ne fait qu'élargir l'extension du concept le constituant originellement. Si donc le modèle et la métaphore native ont en commun la fonction heuristique du langage, ils diffèrent en ce que le modèle associe cette fonction à la fonction descriptive, alors que la métaphore associe la fonction heuristique à la fonction stylistique.

de justification de l'époque. D'ailleurs, la signification que le physicien leur attribuait était effectivement, dans un premier temps, fort contestée, notamment par Leibniz. Toutefois, par de nouvelles expériences scientifiques, et surtout par une complexification progressive du modèle mathématique, Newton a élaboré pour ainsi dire un nouveau contexte de justification, créant ainsi les conditions pour une transformation de ces métaphores en concepts scientifiques <sup>35</sup>.

Ce dernier exemple montre que pour rendre compte d'une nouveauté dans la pensée scientifique, on ne peut se restreindre ni à l'analyse d'une intuition heuristique, exprimée par une ou des métaphores, ni à celle d'un contexte de justification (et, plus généralement, de réception) <sup>36</sup>. Le souci d'une présentation rationnelle et logique de l'activité scientifique trahit la complexité des événements de l'histoire des sciences. On ne saurait donc séparer de manière absolue contexte de découverte ou d'invention et contexte de justification, bien que la distinction se justifie au vu de la présence des deux modèles de la métaphore dans le discours de la science. Le travail scientifique en tant qu'il est découverte et/ou invention est un amalgame des deux, passant indéfiniment d'un contexte à l'autre. La pensée scientifique relève autant de l'imagination, du sentiment ou de l'intuition que de la raison analytique <sup>37</sup>.

### Conclusion

Une classification épistémologique encore trop répandue s'efforce de cloisonner la science par rapport à la philosophie et celles-ci par rapport à l'art. Il est vrai que les différences entre ces diverses activités de l'esprit semblent incontestables. Notre réflexion sur la métaphore envisagée à travers le prisme de sa modélisation s'est aventurée à esquisser, à contre-courant de l'évidence première, quelques pistes de réflexion pour mieux comprendre ce qui rapproche le discours philosophique du discours scientifique. Ce faisant, elle éclaire aussi la spécificité de ces deux types de langage. On croit souvent que la science et la philosophie sont le produit de la pure rationalité. Je me suis efforcé d'établir, au contraire, que la métaphore vive en philosophie (par le concept philosophique) tout comme dans le domaine scientifique (par la métaphore «scientifique») échappe, soit totalement pour l'une, soit partiellement ou pro-

<sup>35</sup> Cf. I. STENGERS, «Le thème de l'invention en physique» in I. STENGERS, J. SCHLANGER, *op. cit.*, p. 142-143.

<sup>36</sup> Cf. aussi J. SCHLANGER, *op. cit.*, p. 80-83.

<sup>37</sup> À un niveau beaucoup plus général, cf. par exemple les deux textes, désormais classiques, de TH. S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. L. Meyer, Paris, Flammarion, 1983 (1970), et G. BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance scientifique*, Paris, Vrin, 1986 (1938).



visoirement pour l'autre, aux procédures inférentielles définissant traditionnellement la rationalité<sup>38</sup>. Ce qui ne signifie pas, bien entendu, que la logique ou l'argumentation soit absente de tels discours. Mais on oublie trop souvent que les grands moments de la science et de la philosophie posent, chacun à sa manière, un regard neuf sur le monde, toujours différent de celui qui est adopté habituellement. Or, en combattant les opinions reçues, les évidences, les préjugés, ils subvertissent les règles admises pour en créer de nouvelles. Ils deviennent ainsi l'expression d'un style. Et c'est bien en manifestant à travers leurs œuvres un style que les savants et les philosophes s'apparentent aux artistes.

C'est pourquoi la métaphore m'apparaît bien, en définitive, comme une ligne de partage entre la science, la philosophie et l'art<sup>39</sup>.

<sup>38</sup> Sur l'irrationalité provisoire et/ou relative en science, cf. G.-G. GRANGER, *L'irrationnel*, Paris, Odile Jacob, 1998.

<sup>39</sup> J'emprunte cette suggestive expression «ligne de partage» au titre d'un ouvrage de F. ARMENGAUD (*Lignes de partage. Littérature/Poésie/Philosophie*, Paris, Kimé, 2002). Elle signifie ici à la fois «délimitation de frontières» et «mise en commun» (p. 9) des divers champs de la création humaine que sont la science, la philosophie et l'art.